



PETIT COURRIER DES DAMES,

JOURNAL DES MODES.

MODES.

A la grande revue qui eut lieu le 28 juillet, toutes les femmes de Paris, de la province et de l'étranger qui se trouvaient dans la capitale, s'étaient réunies sur les balcons et les fenêtres devant lesquels devaient défilér les troupes. C'était un spectacle ravissant que cette quadruple guirlande de femmes toutes variées de nuances, d'âges, de physionomies, mais toutes, en général, élégantes, gracieuses, et d'un joli aspect. Les boulevards, les rues de la Paix et de Castiglione avaient réuni ce que Paris renfermait de tournures agréables et de mises recherchées. Les abords de la place Vendôme étaient réservés aux privilégiés, et l'imposante cérémonie qui devait livrer à la vue du public la statue de Napoléon, enfin élevée sur sa colonne, occupa d'abord trop vivement les esprits, pour que l'on pût se livrer à des observations minutieuses. Mais lorsque l'enveloppe d'étoffe verte,

semée d'abeilles d'or, se fut détachée avec une dignité toute impériale, lorsque l'homme de la gloire eut apparu dans toute la splendeur de son souvenir, et que le salut du peuple fut monté jusqu'à son front d'airain, alors dis-je qu'il n'y eut plus que des fanfares à entendre et de belles troupes à voir défilér toujours dans un même ordre, les femmes commencèrent à se regarder entre elles, et d'un balcon à l'autre à mesurer les rivalités de leurs grâces et de leurs parures. En général, on vit quantité de toilettes blanches, de chapeaux de paille de riz, de mantelets et d'écharpes en dentelle noire. Le rose dominait sur toutes les couleurs. Les demi-voiles en point d'Angleterre ornaient maints chapeaux en mousseline ou organdi doublé.

A la même revue, la Reine était vêtue d'une robe en mousseline blanche doublée en bleu, ainsi que la pélerine, garnie tout autour d'un point d'Angleterre; son chapeau, en crêpe bleu, était orné d'un bouquet de plumes bleues et d'un demi-voile

en point d'Angleterre. La jeune princesse était en rose.

— On voyait beaucoup de mantelets en mousseline brodée, ornés sur le devant de quatre à cinq nœuds de ruban rose ou bleu qui descendaient jusqu'au bas du devant. Ces mantelets étaient simples ou doublés, garnis de mousseline brodée ou de dentelle. La majorité cependant était pour les mantelets en dentelle noire ou en blonde. On les voyait sur des robes en mousseline imprimée ou unie, sur des foulards, des chalys de soie, des mousselines de laine, etc., etc. ; on en portait même en guise de schall sur des peignoirs d'organdi. Sur d'autres toilettes accompagnées de pélerines pareilles aux robes, on voyait des écharpes dans toute espèce de genre, tournées autour du cou et flottant, les unes en dentelle noire, les autres en tulle noir brodé en couleur, ou en mousseline brochée en dessins tures, etc. Il y avait beaucoup de chapeaux en paille de riz ou en crêpe, ornés de plumes. La plupart des femmes tenaient leurs parasols ouverts ; ce qui formait sur leurs têtes une espèce de tente d'un aspect tout-à-fait fantastique.

— Le feu d'artifice fut un des plus beaux qui se soient encore vus. Le combat du vaisseau construit devant le quai d'Orsay, offrit un spectacle qui étonna et dut charmer les Parisiens. Les illuminations complétèrent l'éclat de cette fête toute populaire et à laquelle on ne peut comparer que les fêtes de l'empire. Les Champs-Élysées réunissaient toutes espèces de jeux et de divertissemens. C'était partout, plaisirs, mélodies, spectacles de tous genres et gaité générale.

Mais ce fut vraiment une mêlée désastreuse pour les jolis chapeaux et les fraîches pélerines que les réunions attirées sur tous les points pour prendre part aux fêtes de Juillet. La foule heurtée, précipitée, refoulée sur tous les bords, ne ménageait ni de jolis petits pieds qu'elle écrasait impitoyablement, ni ces toi-

lettes légères et simples qui faisaient reconnaître les femmes de Paris, ni les costumes nouveaux et recherchés appartenant aux étrangères, ignorant encore qu'il n'est point de bon ton de se parer pour une fête publique. C'était pitié enfin de voir des lambeaux de dentelles, des débris de fleurs, et des écharpes fanées, éparses çà-et-là, où l'harmonie avait été la plus parfaite, où les feux d'artifice avaient brillé de plus d'éclat, où les flots de curieux s'étaient portés avec le plus de transport et d'intrépidité. Que de sacrifices faits aux gracieux plis des robes, à l'ampleur des manches, à la fraîcheur des pélerines ! Grande gloire fut cette fois aux manches à bouffans mécaniques, qui, par leurs industriels ressorts s'abaissaient spontanément, et permettaient à l'étoffe de se drapper sur le bras sans gêne et sans froissement. — C'est dans semblables circonstances que le mérite de telle invention s'apprécie, et les bouffans mécaniques, ainsi que les corsets Josselin, pourraient acquérir une nouvelle mention honorable aux fêtes de Juillet, car plus d'une femme a dû son salut à la facilité de se débarrasser de son corset, tandis que tant d'autres étouffaient dans la pression des leurs. Nous répéterons donc que le merveilleux des corsets Josselin est dans leur salubrité, et qu'on ne saurait trop recommander leur usage de plus en plus approuvé par l'expérience *.

— Les obélisques de Luxor, dont l'un est placé devant les Tuileries, et l'autre devant les Invalides, ont jeté le prestige de leur apparition jusque sur nos modes. Déjà tous les dessins qui se trouvent sur ces fameuses *aiguilles* sont reproduits sur les tissus que nous verrons porter cet hiver. Il appartient aux mœurs de Paris de trouver ainsi dans les sujets les plus graves et les plus scientifiques, un aliment à la frivolité.

* Josselin, Pousse et C^{ie}, rue Bourbon-Villeneuve, n° 28, vis-à-vis celle Saint-Philippe.

— Le bal donné à l'Hôtel-de-Ville le 29 réunissait une telle foule d'hommes, de femmes, d'autorités de tous genres, qu'il était impossible de se livrer à aucun examen détaillé. On se pressait pour apercevoir les *douze mariées de juillet*, qui devenaient presque alors les héroïnes de la fête. Il n'y avait point de toilettes très-élégantes. Une grande quantité de robes en crêpe ou en organdi blanc, toutes simples. Beaucoup de fleurs dans les cheveux. Les femmes les plus remarquables par leurs rangs avaient des robes en gaze brochée, ou en pou de soie blanc peint en couleur. Il y avait aussi des mousselines de soie, fond blanc ou rose, imprimées à grands dessins : soit bouquets ou colonnes. Beaucoup de ces robes étaient garnies de dentelle noire autour de la poitrine. On voyait très-peu de colliers ni aucun genre de bijoux. — Beaucoup de gants longs en tricot de soie à jour ; quelques-uns noirs ; la plupart blancs.

— La foule réunie le soir aux Champs-Élysées surpassait tout ce qui s'est jamais vu à aucune fête publique. Les abords des orchestres, des théâtres, des plaisirs de toute espèce qui remplissaient ces lieux devenus vraiment magiques, étaient encombrés par des masses de promeneurs. Les illuminations étaient splendides. Le vaisseau du quai d'Orsay ne représentait plus qu'une masse de feu, dont les diverses nuances indiquaient les formes du bâtiment. Le pied des obélisques était illuminé et reflétait aux yeux du peuple les trésors de Luxor. Aucune voiture ne circulait, et les plaisirs de cette fête brillante et colossale ne furent interrompus par aucun léger accident.

— Pendant toute la semaine, des foules de curieux se sont portées à la place Vendôme pour considérer la statue de l'empereur.

LE

COUVENT D'ALCOBASSA.

(SUITE.)

Le lendemain, de bonne heure, notre fugitif reçut la visite du brave paysan, qui venait lui apporter un peu de riz et quelques fruits. « Comment, s'écria Albert, reconnaitrai-je tant de bontés ? si, réuni à mes frères d'armes, je pouvais au moins vous faire passer une récompense proportionnée à vos services ; mais toute communication est impossible !..... — Je n'attends pas de salaire, ce que je fais pour vous, Dieu me le rendra. — Où avez-vous puisé une morale aussi pure ? — Dans mon cœur et dans la nature ; je me suis toujours senti heureux quand j'ai pu obliger mes semblables, ce bonheur là en vaut bien un autre. » Albert ne trouvant aucune phrase pour exprimer ce qu'il sentait, se contenta de serrer la main du généreux Portugais.

Quoique un peu fortifié par la nourriture et le repos, il s'aperçut, avec chagrin, qu'il était dans l'impossibilité de continuer sa route ; sa faiblesse était extrême, et sa blessure le faisait souffrir horriblement. Que faire, renfermé seul dans cette triste demeure ; il essaie de la parcourir lentement ; un intérêt plus vif que celui de la simple curiosité le guide dans sa promenade, il espère rencontrer l'être mystérieux qu'il avait entendu la veille soupirer près de lui. Il dirige ses pas vers la chapelle du couvent, afin de visiter le tombeau d'Inès de Castro ; une belle galerie fuyant vers le fond, n'offrait à l'œil que des teintes sombres ; le soleil y pénétre par de légers accidens de lumière, ses rayons incertains éclairent ce

magnifique ensemble, et permettent à Albert de considérer cette massive et gothique architecture, et ces vieux portiques, et ces voûtes consacrés par l'amour, que le tems s'occupe à détruire en silence.

Un mausolée en marbre blanc frappa d'abord ses regards ; il s'arrêta avec attendrissement et respect devant le simple catafalque élevé par l'amour conjugal, ce témoignage muet et insensible de la constance de ce prince qui, arrivé au faite des grandeurs, fit exhumer, après plus de six ans, les restes de celle qu'il aimait, pour lui placer la couronne sur la tête. La chapelle du couvent était remplie de monumens curieux qu'Albert ne put voir sans admiration, ainsi que les vitraux dont les couleurs brillantes et variées ne laissaient parvenir qu'un faible reflet du jour ; il examina la tombe d'un ancien fondateur de l'ordre, et celle d'un jeune religieux que la mort avait moissonné à la fleur de l'âge. Les hautes colonnes richement travaillées, mais noircies par le tems, étaient chargées d'inscriptions qui toutes peignaient le néant des grandeurs humaines ; Albert en remarqua plusieurs traduites de l'arabe.

Tandis qu'il considérait en silence ces sombres débris de plusieurs siècles, le jour s'était écoulé ; une demi-obscurité régnait autour de lui et donnait à tous les objets quelque chose de vague et de mystérieux qui produisait sur son esprit une singulière impression ; les formes et les couleurs se confondaient à ses yeux ; il ne voyait dans le fond de la chapelle que des masses ; le tombeau d'Inès se détachait seul de tout le reste, et le marbre éclatant du mausolée venait encore frapper le regard observateur, comme le souvenir de celle qu'il renfermait arrêta la pensée. Ainsi que tous les hommes un peu romanesques, Albert aimait l'incertitude répandue sur tous les objets par ces teintes vagues qui laissent un champ libre à l'imagination. Il fut bientôt tiré de la rêverie à laquelle il s'abandonnait, par un léger

bruit qu'il entendit à peu de distance, et distingua, au milieu des ombres produites par les rayons mourans du soleil, une figure mouvante se glissant derrière les massives colonnes que projetaient au loin les clartés incertaines d'un jour qui s'éteignait. Une longue robe brune et flottante se confondait avec la couleur noirâtre de la chapelle. Notre jeune Français, curieux de connaître enfin le personnage qui se promenait seul dans les ruines, marcha du côté où il venait de l'apercevoir ; mais il perdait l'espoir d'atteindre celui qu'il poursuivait, lorsque la robe du fugitif, accrochée par un clou, le força de suspendre sa marche. Entraîné par la curiosité, Albert ne consultant pas la prudence, s'avança au moment où le jeune moine, pour éviter d'indiscrètes regards, fit un mouvement qui lui rendit la liberté de s'échapper, en laissant pourtant un lambeau de sa robe après lui. Albert avait renoncé au projet de l'atteindre, et se sentant fatigué se dirigeait vers sa cellule, lorsqu'au détour d'un long corridor, éclairé par une large fenêtre qui laissait pénétrer les dernières lueurs du jour, il se trouva précisément en face du prétendu moine qui, le regardant fixement, s'écria : « Eh ! quoi ! c'est toi, Albert ; et par quel hasard te trouves-tu ici ? — Par le même, sans doute, qui t'y a conduit, » reprit Albert en embrassant son jeune ami, qui, comme lui, se trouvait au nombre des blessés de Coïmbre, et s'était sauvé à la faveur de la robe qu'il portait et qu'il avait trouvée dans un couvent qui avait été changé en hospice. « Que je suis heureux de te rencontrer ici ; mais dis-moi, Albert, connais-tu un moyen de me procurer des provisions ? car j'ai l'estomac furieusement vide, je n'ai pas mangé depuis hier. — Viens avec moi dans ma cellule, je partagerai avec toi quelques fruits qui me restent, et demain nous verrons. — J'aimerais mieux quelque chose de plus fortifiant, mais enfin, le paysan dont les moissons sont desséchées et qui désirerait

une pluie abondante, doit encore bénir le Ciel, lorsqu'il lui envoie un peu de rosée.»

Le lendemain, Albert s'étant procuré, par l'entremise du Portugais, un costume de paysan, consistant en un gilet violet à raies noires, une culotte bleue et un bonnet de la même couleur, se décida à partir; mais il ne put résister au désir d'aller remercier la jeune paysanne qu'il voyait de loin dans la campagne où elle s'occupait de travaux champêtres.

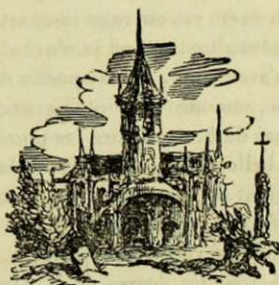
En voyant arriver celui qu'elle avait sauvé, Margaretta tressaillit et le considéra avec émotion; il lui plaisait davantage avec le costume de son pays qui semblait le rapprocher d'elle. « Je n'ai pas voulu vous quitter, lui dit-il, sans vous assurer que jamais je n'oublierai votre généreux procédé; que n'est-il en mon pouvoir de vous prouver ma reconnaissance! mais je ne puis que prier le Ciel de vous accorder ce que vous désirez. — Ce que je désire, señor, reprit Margaretta d'un air timide, c'est que vous arriviez sain et sauf au milieu des vôtres. — Bonne Margaretta! ne désirez-vous que cela? » La jeune paysanne rougit. « Jeune et gentille comme vous l'êtes, il est impossible que vous n'ayez pas gagné le cœur de quelque aimable villageois, n'est-il pas vrai? — Ah! il n'y a pas besoin de beauté pour cela, à force de se voir et de se parler, on finit par s'aimer... La vérité est que je devais cet hiver épouser un jeune paysan nommé Antonio, mais il a été obligé de partir dans les milices du colonel Trant, et qui sait, reprit-elle en soupirant, je ne le verrai peut-être jamais plus.... En vous regardant venir de loin, avec ce costume, est-ce que je ne m'étais pas figuré que c'était lui qui avait obtenu son congé; car il vous ressemble un tant soit peu, quoiqu'il vous soit bien inférieur... » Albert sourit de l'ingénuité de la jeune Margaretta, et lui dit, en lui donnant sa montre : « Prenez cela, c'est pour votre fiancé, vous la lui donnerez de ma part. — Fi donc! monsieur, croyez-vous que nous

ayons voulu vous vendre nos services. — A Dieu ne plaise que je prétende les payer; je veux seulement que vous gardiez un souvenir de moi, il est si doux de se rappeler une bonne action, bien doux aussi de se rappeler ceux qui l'ont faite; quand je serai dans ma patrie, je parlerai souvent de vous; et ma famille vous bénira. » Alors le jeune officier aida la jolie paysanne à enlever son faisceau d'herbe, et la suivit chez son père, qu'il força d'accepter quelques pièces d'or qui lui restaient; mais il ne croyait pas avoir acquitté le service qu'il en avait reçu, et son cœur en conservait une douce reconnaissance. Tandis qu'il retournait au couvent, rejoindre son compagnon d'infortune qui, pour se consoler de l'ennui d'être seul, chantait plus haut que la prudence ne l'exigeait :

Que j'aime la plus belle,
Et sois le plus vaillant,

il entendit Margaretta s'écrier : Oh! si tous les Français étaient aimables comme celui-là!

M^{me} ÉMILIE MARCEL.



MARIE,

ou L'INITIATION, par Francis Dazur *.

Voici un ouvrage qui s'annonce dans toute l'originalité d'un style nuageux, sentimental, mystique, enfin, avec toutes les conditions du romantisme le plus exalté, le plus en dehors des froides réalités du positif; style tour-à-tour chaleureux, énergique, parfois un peu nébuleux, mais toujours empreint d'une imagination qui surprend, intéresse, et jette dans le vague le jugement qu'on voudrait porter sur le caractère de la femme dont les écrits semblent sortir d'une plume toute composée de feu et de larmes. Pour donner une plus juste idée de cet ouvrage, nous citerons quelques fragmens de son introduction.

Oh! la vie, la vie!

Mme DE STAEL.

L'histoire d'un homme, c'est l'histoire de l'homme.

C'est l'histoire d'un peuple et de tous les peuples; c'est enfin l'histoire du genre humain, et l'histoire du genre humain lui-même, c'est l'histoire d'un homme.

BALLANCHE — inédit.

« Ce n'est pas encore au public que j'ose adresser cet ouvrage sans art, écrit sans le connaître, quand je n'avais encore vécu qu'avec vous, livres, poètes de prédilection, monde des intelligences, où j'imaginai de bonne heure les plus vives, les plus belles, les plus impérissables amitiés. Si tant de fois vous m'avez consolée ou fait pleurer encore, si vous avez animé ma solitude, si vous l'avez peuplée, transformée à tous les degrés de la pensée et de l'imagination, puis-je espérer, quand j'aborde ce monde visible que je n'avais point vu, de trouver en vous sympathie et soutien pour l'œuvre qui est née de vous plus que de lui? Hélas! ses inspirations ne sont point à dédaigner; il les fait cruel-

* Chez Charles Gosselin.

lement acheter; il faut du courage pour les subir; et quand j'en serai là, je lui renverrai en face ce qu'il m'aura appris.

» Mais aujourd'hui c'est à vous de m'introduire; à vous, qui avez pénétré ce qu'il y a de plus haut et de plus profond, de plus intime en toutes choses; à vous de démêler ce qu'il peut y avoir de germe et d'avenir dans cette œuvre d'ignorance et de passion, ces prémices de la vie. C'est en vous surtout que j'espère, et aussi dans les âmes solitaires, recueillies et tour-à-tour exaltées, qui ont encore le tems de vivre en elles, et qui gardent leur jeunesse, enfin un peu comme Marie elle-même; à celles-là aussi, elle espère devenir un livre ami.

» Dans l'origine, je l'avais intitulée *l'Illusion*, avec cette épigraphe ignorée :

Ils me furent cruels ces dangereux trésors
Dont j'exaltais le prix pour tromper mes remords;
Pourquoi m'ont-ils caché sous leur brillant mensonge
L'abîme inévitable où mon erreur me plonge?
Malheur au cœur aimant que le charme séduit!
C'est par eux qu'à jamais mon bonheur fut détruit.

» C'était une illusion qui détruisait le bonheur, la paix de Marie, et contrastait avec la vérité dominant toutes les erreurs. Je n'y voyais encore que cela; et c'était beaucoup, sans doute, si la vérité s'y trouvait en effet; mais le doute m'est survenu comme à mon siècle, et cette vérité, qu'enfant je vous donnais si absolue, ne m'a plus semblé qu'une vérité relative, une vérité d'un autre tems, et ne combattant plus qu'en retraite; et j'ai vu dans *l'Illusion* le mélange, le germe de toutes les idées qui luttent contre elle et doivent la remplacer. De là *l'initiation* où je tenais sans doute, mais que j'étais loin de savoir, car « un tems s'ignore, » comme l'a dit l'un de vous, et les croyances sont long-tems encore au sein des peuples avant d'être formulées.

» La voilà telle que le monde et le malheur l'ont faite. Elle s'annonce elle-même au cœur flétri et desséché, aux yeux arides comme le cœur; elle ne nous vient pas de la solitude, des idéalités

pures, de ce plus beau des mondes, « ce qui n'est pas ; » non, les réalités l'ont saisie de bonne heure ; elle en a été la proie avant qu'elle pût rien discerner ; elles l'ont rudement éveillée au milieu de ses premiers rêves, qu'elles ne lui ont pas laissé achever. Aussi vous ne saurez point ce que fut pour elle une enfance fraîche, naïve et souvent inspirée ; quand un enfant parle à sa mère délirante de *rebriller dans le ciel* ; quand elle répond au chaos de toutes les boutades qu'elle ne saurait comprendre, à d'ironiques licences qui font rougir les hommes dont elles se moquent.

» Vous ne saurez donc point ce que fut sa pure innocence, l'innocence plus charmante que la vertu, l'innocence ignorante d'elle-même et de tout autour d'elle, mais qui se crée un monde imaginaire où elle trouve ses ames sœurs et souveraines ; un monde pourtant qui n'est pas tout de délices, car l'âme absente d'ici-bas n'en est que plus aux prises avec elle-même, avec la pensée, avec l'infini et le mystère de l'existence.

» Vous ne verrez point par quels degrés insensibles elle redescend de son ciel sur notre terre, et ses surprises, et sa jeune et longue passion se versant à flots, s'alimentant de rien dans sa folie inspirée, jusqu'à ce qu'enfin le monde ait peu-à-peu accompli son œuvre de désenchantement, à laquelle elle opposa tant de résistance.

» Mais elle est bien jeune encore cette femme, et, je vous l'assure, elle est riche d'espérances. Si le monde lui a tout dit, — la vie elle-même, la vie tout entière, la pensée, les intimes et larges sympathies en ont encore beaucoup à lui apprendre. Ce chant même de Lélia, tout infernal qu'il soit, renferme une espérance. En se ruant contre le Ciel, elle a franchi l'atmosphère étroite et factice des salons ; elle s'est élancée dans des régions nouvelles, où elle ne se débat plus qu'avec elle-même et Dieu. — Oh ! ses genoux

ne fléchiront-ils point sous le poids de l'infini ? la prière en pleurs ne la prendra-t-elle point dans ses bras ? Quelque ange ne viendra-t-il pas ?

» Oui ! croyez-le.

» Sa nature primitive était noble et bonne ; et elle est jeune, et elle est mère. Ne fût-ce que pour ne point dévaster cette enfance, comme la sienne apparemment fut dévastée, elle s'arrêtera dans son impiété ; elle priera avec son enfant ; elle ne le laissera point un ange seul. »

Album.

ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE. — Les dernières représentations d'*Ali-Baba* ont assuré le succès et l'admiration qu'inspire cette savante partition. La musique de M. L. Cherubini a fait de cet opéra un triomphe musical. L'exactitude des costumes a coûté de grandes recherches. Les vêtements du pays, les livres anglais, les dessins de la bibliothèque, tout a été compulsé et commenté pour atteindre ce but. Les décors remarquables et dignes des pincesaux de Cicéri. Les paroles de MM. Scribe et Mélesville ont subi toutes les critiques, mais le poème est de trop peu d'importance dans un opéra, pour en décider la chute ou le succès.

THÉÂTRE FRANÇAIS. — *L'Alibi*, comédie en trois actes et en vers, par M. de Longpré, a obtenu du succès. Elle est écrite avec esprit et vivacité. La célèbre cheminée tournante du duc de Richelieu en fait le fond. Cet épisode du plus grand roué de l'époque a été reproduit avec une vérité de style qui appartient peut-être un peu trop aux mœurs qu'il fallait peindre. Mais ceci n'est qu'un défaut d'exactitude qui a été convert par l'intérêt que prêtait

le jeu de Monrose, Samson, M^{lles} Mante et Brocard.

GYMNASÉ-DRAMATIQUE. — *La Femme de l'Avoué*. Les auteurs ont voulu prouver que la bonne harmonie des ménages dépendait souvent d'une discrétion et d'une indulgence mutuelles, et qu'il est très-convenable pour les maris qui ne sont ni les plus fins ni les plus habiles dans les affaires de cœur, d'être toujours, quoi qu'il arrive, généreux et confians envers leurs femmes.

Avec cette sage morale, MM. Mélesville et Carmouche ont fait une pièce charmante, pleine de mots heureux, d'une intrigue vive et attachante, et d'un intérêt qui plaira à la bonne compagnie et à tout esprit délicat.

— M^{lle} Taglioni a paru pour la première fois il y a huit jours, à Dublin, sur le théâtre d'Haffkins-Street. Le directeur, en raison de ce que lui coûte l'engagement de cette danseuse, a cru devoir augmenter le prix des places.

— Les reprises de *Faublas* et *l'Escroc du Grand Monde*, varient fort agréablement le répertoire du Vaudeville, et continuent d'attirer la foule aux représentations de la *Camargo*. Les recettes journalières ne s'élèvent jamais à moins de dix-huit cents francs.

THÉÂTRE DE LA GAITÉ. — *Les Quatre Elémens* sont toujours agités avec zèle, mais tirent à leur fin.

AMBIGU. — Les dernières représentations du *Festin de Balthazar* reçoivent du public des adieux qui sont aussi flatteurs que l'hommage rendu à ses débuts.

VARIÉTÉS. — Après *l'Assassin* on donnera *l'Officier de Police et une Fille d'Eve*.

— Le drame de *Bergami*, que l'on

joue à la Porte-Saint-Martin, rappelle l'intérêt public sur le sort du jeune Austin, filleul de la feue reine d'Angleterre; cet aimable jeune homme, qui annonçait les dispositions les plus heureuses, est élève-interne en médecine dans l'un de nos principaux hôpitaux de Paris.

— Aux eaux Wiesbaden, dans le duché de Nassau, un jeune perruquier français, neveu du célèbre *Plaisir*, a fait la conquête d'une riche héritière allemande, la jolie comtesse Mergentheim, et doit incessamment l'épouser, avec le consentement de sa famille. Ce perruquier-là nous paraît né coiffé.

— Un jeune Mandarin chinois est arrivé dernièrement de Canton à Bordeaux, avec l'intention, assure-t-on, de s'établir et se marier en France. Li-Li (c'est le nom de ce fashionable de Pékin) a réalisé une fortune d'un million de rentes, qu'il offre à la Française généreuse qui voudra bien se charger de faire son bonheur. Le magot est tentant!

(L'ENTR'ACTE.)

— M. Émile Laurent, directeur de Tivoli, vient d'obtenir de l'autorité le privilège d'ouvrir son établissement tous les jours pendant la belle saison. En conséquence de cette autorisation, il nous prie d'annoncer que le théâtre de Tivoli va prendre un nouvel essor en augmentant l'importance de son répertoire et le nombre des acteurs.

— Il existe encore à Viroflay, près Versailles, l'une des femmes de M^{me} de Pompadour; elle se nomme Célestine Vivey, et est âgée de près de 114 ans.

— A ce Numéro est jointe la planche 992.

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec huit gravures par mois.

Prix de la Souscription: pour un trimestre, Paris, 9 fr.—Département 9 fr. 50 c.—Etranger, 10 fr. Avec une couverture, 50 centimes de plus par trimestre.

On s'abonne au Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, Boulevard des Italiens, n° 2, L, et chez tous les Directeurs des Postes des Départemens.

Les lettres et envois doivent être adressés franc de port.

IMPRIMERIE DE DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, N° 46, AU MARAIS.

Modes de Paris.



Petit Courrier des Dames
 Boulevard des Italiens N^o 21 près le passage de l'Opéra.
 Chapeau en tissu de l'Inde orné de blonde noire des M^{mes} de M^{me}
 Sureau rue Monigny N^o 1. Mantelot en blonde des M^{mes} de M^{me} Payan
 rue Vivienne N^o 3.

Mess^{rs} & S. J. Fuller N^o 34. Rathbone Place, London
 Ayuntamiento de Madrid

